

Article

« Life Nexus. Une utopie d'un art anonyme? »

Mariette Bouillet

Inter : *art actuel*, n° 77, 2000, p. 78-79.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/46143ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

« Non, je ne crois pas que l'œuvre d'un seul homme, si grand soit-il, puisse mettre en crise un état de choses. Je parle naturellement des écrivains. Ce n'est possible ni moralement, ni... pratiquement désormais. (...) Même en admettant qu'il existât un écrivain d'une telle élévation de pensée et d'une telle force poétique qu'il serait capable de mettre en crise une société, il serait inexorablement vaincu, aujourd'hui par le pouvoir industriel, par les chaînes de journaux et les médias conservateurs et réactionnaires. »

Pier Paolo PASOLINI, *Dialogues en public*, 1962.

Cette réflexion donnée par le poète italien en réponse à une lettre d'un jeune ouvrier lors de ses correspondances avec des lecteurs de l'hebdomadaire *Vie nuove* dans les années 1960-1965 se pose assurément d'une façon encore plus terrible aujourd'hui. Devant un productivisme ayant perdu toute finalité humaine, un capitalisme amoral et destructeur, et une conception mercantile de l'information, la réflexion pasolinienne soulève la question extrêmement actuelle de l'action individuelle de l'artiste engagé, démythificateur, qui, incapable de se conformer à l'irréversible « état des choses », chercherait à « aménager de nouveaux champs de possibles »¹.

Ce n'est plus seulement l'œuvre de l'écrivain qui semble incapable de « mettre en crise une société », mais toutes les initiatives individuelles qui paraissent mises à mal. Depuis ses premières interventions artistiques dans l'espace urbain sous la dictature argentine jusqu'à la mise en route de son projet collectif *Life Nexus*, le travail et les manifestes de Jorge ORTA sur ce qu'il nomme « l'Art catalyseur », « l'Art citoyen », « l'Art agitateur » et « l'Art anonyme » soulignent, devant ce constat d'échec de l'action individuelle, la nécessité d'avoir plus que jamais recours à un art interdisciplinaire et collectif. En revendiquant la capacité de l'art d'être un moteur de rêve et de transformation, un moteur de société et d'expérimentation, Jorge ORTA cherche « d'autres façons de voir et de faire le monde, d'autres façons d'être »². Hantés par la question de la finalité de l'art et de l'éthique, ses écrits rejoignent les réflexions du philosophe Félix GUATTARI : « Alors lancinante, la question revient : comment modifier les mentalités, comment réinventer des pratiques sociales qui redonneraient à l'humanité — si elle l'a jamais

fondatrices élaborées dans chaque pays. Destinée au voyage et à la confrontation de contextes divers, cette flottille était munie de tout un arsenal d'équipements de réflexion : lumières, tables de communication, reliquaires, boîtes lumineuses, objets, écrans, vidéo, connexion Internet, valises conférences, etc. L'ensemble de ces utopies formait le corpus du Manifeste pour le troisième millénaire qui fut brandi lors d'un cortège solennel le long du Grand Canal de Venise. Pour Jorge ORTA, « La soumission, le désespoir, le conformisme, l'impuissance, l'indifférence, la renonciation à la lutte, la sous-estimation de soi, l'absence de risque, l'acceptation d'un système à la dérive sont autant de fondements d'anti-utopies »³. En réaction au nihilisme et au pessimisme, il montre la nécessité de croire encore au politique comme à un art de l'être ensemble ainsi qu'à l'idée dérangeante que le monde devient en partie ce que nous le pensons. Ainsi l'impact colossal de la dynamique économique de la mondialisation ne justifie en rien une vision uniformément économiste du monde, quoi qu'en pensent les défenseurs du néolibéralisme. Nous sommes imaginants et l'imaginaire est politique parce qu'il participe activement au devenir du monde.

« On a vécu beaucoup de temps dans le vide, nous confie Jorge ORTA, et c'est là que je crois que c'est à l'art, à lui plus que jamais, et quand je dis l'art, c'est-à-dire à la philosophie, aux gens qui ont le temps de penser, de réfléchir, le temps d'imaginer, c'est à eux de définir les utopies qui viennent. C'est-à-dire qu'il nous manque, pour que le monde puisse être modifié des rêves, mais des rêves vraiment forts, des rêves radicaux, des rêves fondateurs. Et quand je dis fondateurs, je veux dire réalistes : je veux dire qu'ils ont dans leur rêve, dans leur utopie, un germe, une capacité à être mis en place. Je crois au monde, à l'*utopos* qui peut vraiment devenir sur terre une réalité quotidienne en partant des gestes les plus simples. Et c'est là que moi, je centre tout mon travail, toutes mes énergies : voir comment ces utopies on peut les concevoir, les construire collectivement. Et ce n'est pas de la modestie qui dirait : « Non, je ne sais pas, je veux le partager parce que c'est à la mode ou je ne sais pas quoi... » Non ! Parce que c'est difficile de concevoir une utopie, parce qu'il faut qu'on soit beaucoup, parce qu'il faut qu'on soit tous ensemble dans la même force commune. Luttons pour une cause qui soit vraiment très puissante parce que l'anti-utopie, elle, elle est trop grande, elle est gigantesque, parce qu'il y a des milliards de dollars ! C'est une force économique brutale, égoïste, qui détruit même des pays entiers, qui affaiblit ! On a privatisé aujourd'hui avec des sociétés l'eau de la planète ! Comment peut-on imaginer une chose pareille ? L'argent s'approprie de l'eau, l'argent s'approprie de la semence ! C'est-à-dire que les grains de la semence, ils ont été enregistrés, ils sont la propriété d'une société, on arrive à des « barbarités ». Pour s'opposer à ça, on ne peut pas être affaibli, rester tout seul dans son coin en disant je fais de l'art pour moi ou se poser avec le petit geste naïf d'un artiste qui dit : moi, j'ai quelque chose à dire contre ça. Non, il faut qu'on soit vraiment beaucoup, il faut qu'ensemble on arrive à s'effacer, dans son individualité, dans son ego, dans ce qu'on croit être notre propriété pour donner la place à l'échange, pour laisser l'autre s'immiscer dans notre toile, dans notre

objet, dans notre production, et dans ce geste d'interaction, de synergie, je pense que c'est là, j'espère que c'est là, l'avenir de l'art »⁴.

Le projet *Life Nexus* marque l'effort entrepris par Jorge ORTA pour éveiller sur le terrain, dans certaines formes même naïves de représentation, la force sous-jacente de transformation que l'art a en soi. Et pour que ce réveil soit plus efficace, il sollicite en effet un art collectif qui fait appel à des populations un peu exclues, en principe, du système habituel de l'art et exclues surtout de la prise de parole. Construit progressivement par petits chapitres aux quatre coins du monde par des populations et des individus les plus divers — des fabricants de briques en terre cuite dans un petit village colombien, des recycleurs de métal à Athènes, des ouvriers de l'usine de porcelaine Royal-Limoges en France — *Life Nexus* propose la construction d'une œuvre commune à partir de l'expression individuelle. Cherchant à accélérer la prise de conscience de l'autre par un processus de don créatif qui suggère le rôle actif de chacun dans la sculpture sociale, *Life Nexus* procède de deux composantes essentielles : la première, LIFE, est celle du cœur, symbole universel stratégiquement choisi, le cœur en terre cuite, le cœur en porcelaine, le cœur en argile, le cœur de toute forme, que chacun construit individuellement et qui, comme le grain de sable, s'ajoute aux autres pour former une montagne de solidarité et de vie ; la seconde, NEXUS, signifie le lien : c'est le lien de vie, le lien vital, c'est la capacité de mettre en rapport réel des mondes divers, éloignés, des réalités extrêmes, des choses incompatibles qui s'ouvrent les unes aux autres pour s'irriguer, s'enrichir ; c'est le tissage de réseaux, l'évocation du politique comme « l'être ensemble » en dehors des grandes machines et des grands systèmes d'idées. C'est pourquoi *Life Nexus* garde dans son nomadisme la mémoire de chacun de ses chapitres dans l'un ou l'autre des pays et préserve l'identité de chacun des participants par le biais de petits conteneurs mobiles qui renferment des photographies, des vidéos, des écrits et des témoignages. Cette mémoire itinérante voyage ensuite pour montrer une diversité de vies et de mondes, unis par le même désir d'échange et de construction. Pour Jorge ORTA, « ce ne sont pas les traces, ce ne sont pas les objets qui restent, ce ne sont pas les cœurs, ce ne sont pas les milliers de cœurs qui s'accumulent qui comptent ; ce qui compte, c'est l'expérience tête à tête d'individus. Ça, c'est l'œuvre, le processus de l'œuvre, l'œuvre unique qui l'intéresse et qu'il revendique »⁵. Si la force de *Life Nexus* repose dans le résultat tangible d'une montagne de cœurs qui représente le geste de chaque individu posé pour l'œuvre commune et que la mémoire a besoin de l'objet pour s'attacher, le but final et premier de ce projet n'en reste pas moins pour l'artiste la mise en contact physique et la relation de proximité avec d'autres individus autour d'une expérience commune de cocréation. Le chapitre québécois de *Life Nexus* en fut une démonstration vibrante. Invité dans le cadre de la Manifestation internationale d'art de Québec, le projet put prendre un nouveau visage. La particularité de cet autre volet fut en effet d'être un atelier de cocréation en collaboration d'une part avec des participants à la thérapie d'expression graphique donnée par Marcel TREMBLAY à l'hôpital psychiatrique de Robert-Giffard et, d'autre part, avec des participants aux Ateliers de création Folie/Culture situés à l'intérieur du regroupement de centres d'artistes Méduse. Des étudiants de l'Université Laval et d'autres individus, adultes et enfants, se joignirent également à ce groupe de personnes dont la grande majorité vit des troubles de santé mentale. Avec sa thématique du cœur, *Life Nexus* continuait d'une certaine façon le projet Québécois de l'affection que l'artiste Guy BLACKBURN avait proposé à Folie/Culture. L'un et l'autre posent la question des relations affectives ou simplement des relations humaines que vivent souvent difficilement



eu — le sens des responsabilités non seulement à l'égard de sa propre survie, mais également de l'avenir de toute vie sur cette planète, celle des espèces animales et végétales comme celle des espèces incorporelles, si je puis dire, telle que la musique, les arts, le cinéma, le rapport au temps, l'amour et la compassion pour autrui, le sentiment de fusion au sein du cosmos »⁶.

Le projet proposé par Jorge ORTA à la Biennale de Venise en 1995, Porteur de lumière, flottille d'utopies, relève de cet engagement pris par l'artiste de mettre en place des « structures possibilistants » pour tenter de trouver des réponses aux questions existentielles primordiales posées par GUATTARI. Une flottille de bateaux, de barques et de radeaux en provenance de différents pays du monde se rassemblèrent et proposèrent un ensemble d'utopies

1 Félix GUATTARI, *Vers une écologie, à compléter* BOUILLET, avril 2000, Québec.

6 Idem.

2 Idem.
7 Idem.

3 Idem.
8 Idem.

4 Jorge ORTA

5 Jorge ORTA, entretien avec Mariette

les personnes qui sont ou furent hospitalisées. La plupart d'entre elles vivent en effet un isolement social, pour ne pas dire une mise à l'écart, qu'elles tentent de briser en reconstruisant des liens fracturés à la suite de leurs problèmes. À la création de cœurs en terre cuite s'ajoute la production de toiles collectives destinées à devenir, sous la main de l'artiste Lucy ORTA, les patrons de vêtements habitables tels des vêtements collectifs directement inspirés des chemises de contention, autrement dit des camisoles de force. Dans l'esprit d'un village nomade, ces architectures modulaires participeront à la création d'un grand opéra multimédia et interdisciplinaire, LA OPÉRA-TION, qui marquera d'une certaine façon l'aboutissement des métamorphoses et des réflexions de *Life Nexus*. Un opéra au sens ancien et contemporain du terme, fruit d'une intime cocreation entre plasticiens, poètes, philosophes et compositeurs de générations et d'horizons différents. Un opéra où se conjugueront aussi nouvelles technologies et archaïsme des matières. Une conjugaison à laquelle Jorge ORTA tient tout particulièrement :

« Dans cette forme d'art que j'ai choisie, j'essaie toujours de partir de ce qui est plus ou moins familier aux gens. On en a par exemple l'expérience ici aux ateliers : pourquoi on a choisi la terre, pourquoi on a choisi la peinture, des éléments qui, pourrait-on croire, ne sont pas forcément les plus modernes, les plus contemporains, pour un événement d'envergure internationale ? Pourquoi ? Parce que les gens qui devaient participer, ils étaient familiarisés à la gouache, à l'acrylique, à la terre. Soit des éléments qui leur sont propres, qui leur sont spécifiques, qui leur sont familiers... C'est à partir de là que l'on peut commencer petit à petit à soulever des questions, des problématiques, et amener le débat vers une autre dimension parce qu'on est assis sur quelque chose. Si on part de techniques complètement étrangères, de discours complètement étrangers, on a déjà au départ tout coupé et tout dialogue devient impossible. (...) Je mets donc beaucoup d'efforts dans le développement de techniques qui correspondent à chaque individu, à chaque population, à chaque communauté, comme dans ce petit village colombien des Andes qui, depuis des siècles, avec très peu d'eau, parvient à transformer une terre qui n'est même pas argileuse en argile pour pouvoir la cuire et fabriquer des briques. Dans ce geste primaire et ancestral, je trouve aujourd'hui la matière la plus forte et même la plus noble, la

plus authentique pour que ces communautés puissent s'exprimer par rapport à toute leur culture et à toute leur identité. De telle sorte que je peux faire *convivre* sans aucun problème dans ce projet cet archaïsme des matières, des techniques et des procédures avec toute l'informatique et tous les moyens virtuels. Et cela, parce que je sens tous les deux dans cette contemporanéité et surtout, à cause de cette conscience qu'aujourd'hui on entre dans le monde des contradictions les plus totales et les plus absolues, avec un monde extrêmement développé mais minuscule et, même si on croit tout le contraire, une masse colossale, les deux tiers de la planète, qui vit une autre réalité, un autre contexte, sans téléphone portable, sans fax, sans ordinateur et surtout sans eau potable... Mais tous les deux nous construisons le troisième millénaire. Or l'art, il doit prendre en compte ces deux formes parce que chaque individu, avec ses moyens, ses petits éléments les plus humbles, il peut être porteur d'un message d'espoir et d'avenir⁷. »

Cette préoccupation permanente chez Jorge ORTA de choisir des moyens d'expression familiers aux participants pour un dialogue possible s'est révélée être pleinement justifiée, ici, à Québec, comme j'ai pu le voir en vivant de très près cette expérience d'échanges et de cocreation. S'il est vrai, comme il le souligne, que chacune des pièces de l'ensemble a la capacité d'évoquer tout ce que l'on a vécu et d'exprimer des identités, je ne peux cependant pas oublier des gestes, des paroles, des images, des phrases d'une authenticité et d'une profondeur qui me questionnent encore. En contrepoint au discours très articulé et conceptuel de Jorge ORTA ainsi qu'à ses stratégies artistiques semblables à des architectures invisibles qui permettent l'émergence et la construction de projets citoyens comme *Life Nexus*, les personnes des ateliers de Folie/Culture ou de l'hôpital psychiatrique Robert Giffard appORTaient un autre regard qu'il ne faudrait pas confiner à l'art brut même si certaines œuvres en furent très proches.

Je me rappelle les coups de pinceau spontanés et brûlants de Ruth plongés dans des couleurs vives pour tracer des cœurs fleuris, des personnages-nuages et des enfants vous saluant, les cœurs-masques de Bernard grimaçant de douleur et de joie, les arènes remplies de visages uniques et le soleil noir de Marie-Andrée, le cœur déchiré et le cœur en boule de Caroline, les cœurs-fleurs de Claudette, de Lucie et d'Andrée qui s'ouvrent et se ferment dans un battement fragile, le cœur de Denis qui, dans un tremblement de terre, surgit au centre de la ville assoupie, le ciel traversé de lumière de Clément, le cœur de la prostituée de Bruno, et cette phrase de Yves et de Jacques qui, à elle seule, évoque tout le reste : « El corazon va comer el hombre. » Le cœur représente le cœur de l'homme, le cœur d'une femme, d'un homme ; le cœur a toujours existé, le cœur...

Et c'est peut-être Denis, en thérapie d'expression à l'hôpital, qui témoigna le plus clairement de toutes ces libertés exprimées et expressives, contrepoints naturels et nécessaires à la force des concepts : « J'aime ça, la créativité. On met tous les cœurs sur une grande feuille, une grande pancarte, pis j'sais pas, moi, j'espère qu'il va y avoir de la chaleur dans ça... J'espère que ça va nous réchauffer... À part ça, j'ai pas grand-chose à dire. Je prends des médicaments pour les nerfs pis ça m'empêche, ça me bloque les pensées, je ne peux plus m'exprimer comme je l'aurais fait avant, aussi bien qu'avant. Mais avec le dessin, ça marche tout seul, ça va tout seul... Je me donne une idée pis je la fais. Ça va tout seul, je me laisse aller, sans comprendre, sans comprendre. Un artiste, ça ne se comprend pas, ça marche pas avec le raisonnement, ça marche pas avec la pensée, ça marche avec les yeux et les mains, ça s'en va, ça s'en va... C'est instinctif, on dirait un peu... »

Entre sa dimension conceptuelle et son ouverture à l'expression libre et instinctive, *Life Nexus* suscite la richesse des contradictions par une pluralité de regards et d'appropriations. Situé dans l'en-



tre-deux et dans l'échange, il soulève la question de la différence entre l'œuvre collective et l'œuvre participative par une remise en cause du mythe de l'œuvre toujours rattachée à la personne de son auteur. Bien qu'il soit regrettable de constater que, pour les responsables du Musée du Québec, *Life Nexus* « tout seul » reste une pure abstraction et qu'il leur faut absolument un nom, une signature, un auteur, un responsable, on ne peut nier l'effort déployé par Jorge ORTA pour mettre en valeur le travail de chaque cocréateur et pour le rendre protagoniste par le biais de toute une batterie de moyens. C'est un aspect essentiel de ce projet auquel il fait constamment allusion : « On veut toujours savoir qui est le responsable final. Cela renvoie au problème le plus impORTant de l'art, à la fois le plus grand obstacle et le plus grand moteur, c'est-à-dire la notion de reconnaissance personnelle. *Life Nexus* en est très conscient et il part de ce principe. C'est-à-dire qu'il ne peut y avoir une œuvre collective véritable sans une reconnaissance réelle et concrète de chaque individu, parce qu'il peut y avoir la reconnaissance fictive, ça se fait beaucoup aujourd'hui... Aussi je voudrais faire un petit peu la différence par rapport à des choses que l'on vit très couramment dans l'art contemporain, c'est-à-dire la possibilité de faire appel à des collaborateurs au service d'une œuvre, d'un concept, d'un artiste. Ce n'est pas la peine de parler de CHRISTO avec ses centaines de collaborateurs. Ça, c'est très courant, très répandu, on appelle ça parfois un art participatif ou en collaboration. Bon, je ne veux pas mélanger les choses, *Life Nexus* est loin, très loin de mettre les gens au service de la cause d'une personne. Il se peut que je tombe là-dedans, je ne le souhaite pas en tout cas et chaque jour je suis vigilant dans ces ateliers pour que personne n'ait l'impression de travailler pour Jorge ORTA... Travailler pour moi, j'en suis convaincu, on ira à l'échec immédiat... À un moment ou à un autre, cette montagne, elle n'aurait pas de consistance. Et c'est là que l'on en vient au mot spécifique de ces ateliers de création. On cocrée, c'est-à-dire qu'on fait ensemble, avec tout ce que ça implique de partage et d'échanges, mais surtout avec ce but final qui est la reconnaissance de l'individu... Si l'individu n'est pas reconnu, je crois que tous les grands maux, les grands malaises de notre société viennent par le manque de reconnaissance. La personne qui est dans son coin, qui n'est pas reconnue dans son quartier, dans sa rue, dans sa maison, dans son travail, elle échoue⁸. »

Si, d'une part, il paraît manifeste que Jorge ORTA cherche sincèrement à laisser l'autre s'immerger dans sa toile, dans sa production, pour trouver une façon de s'effacer dans son ego, dans sa signature, dans son individualité et si, d'autre part, *Life Nexus* métaphorise incontestablement la solidarité et la diversité humaine, culturelle et identitaire par ce tissage de liens permanents, la question demeure cependant encore entièrement ouverte sur la différence fondamentale entre une œuvre collective et une œuvre participative... La reconnaissance de chacun des acteurs est-elle en effet suffisante pour définir l'œuvre collective ? Ne faudrait-il pas aussi se pencher sur le processus de création lui-même qui part d'une idée originale pour aboutir au concret de l'œuvre finale, en passant par toutes sortes d'accidents et de changements aventureux ? Sur ce point-là, c'est-à-dire d'un bout à l'autre du cheminement créateur, *Life Nexus* semble encore fortement lié au concept d'un seul homme, et cela, dans une structure très déterminée. Je me demande alors si tous les participants des ateliers de cocreation ne seront pas amenés à être surpris de voir à quoi auront abouti leurs peintures, leurs cœurs, leurs phrases et leurs pensées... Le cheminement partagé vers de possibles utopies fondatrices est malaisé.



PARTICIPANTS AUX ATELIERS DE LIFE NEXUS

AUDE AUGUSTY, DENIS BELLEAU, CÉLINE BLOUIN, JACQUES BOLDUIC, JEAN-FRANÇOIS BOISVERT, MARIETTE BOUILLET, SUZANNE BOURQUE, JEAN-FRANÇOIS BOURQUE, MARIE-ÈVE BOURQUE, ANDRÉE BOURRET, JAMES CAMERON, HENRI-LOUIS CHALEM, JACKY CHASSÉ, MARIE-ANDRÉE CONROY, ROSE ÉLICEIRY, MONA ÉLICEIRY, SÉBASTIEN FORTIN, YVES GIGUÈRE, YORICK GODIN, JACQUES GRENIER, MANON GUÉRIN, LUCIE HÉBERT, JOHANNE HUOT, MARION LA BARRE, DENISE LAFORÊT, GABRIEL LALONDE, ALEXANDRE LHÉRAULT, DENIS LEMELIN, STEVE LOISELLE, CAROLYNE MALLET, TANIAD MORAND, BRUNO OSS, CLÉMENT OUELLET, LOUISE PARADIS, ROLAND PELOTTEAU, ADRIEN RICHARD, ANDRÉ RIVERIN, CLAUDETTE ROY, BERNARD SAINT-ONGE, GILBERT SOUCY, LOUISE TARDIF, FABIENNE TREMBLAY, KATARINE TRUB, GUY VEER, RUTH VEILLEUX, MADELEINE VERMETTE, GIORGIA VOLPE, ANDRÉ WHISSEL.